La jeunesse intellectuelle d'Égypte
au lendemain de la deuxième guerre mondiale

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES - SORBONNE
SIXIÈME SECTION: SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

LE MONDE D'OUTRE-MER PASSÉ ET PRÉSENT

TROISIÈME SÉRIE

ESSAIS

IV

PARIS MOUTON & CO LA HAYE

1960

RAOUL MAKARIUS

LA JEUNESSE INTELLECTUELLE D'EGYPTE au lendemain de la DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

PARIS MOUTON & CO LA HAYE

1960

Copyright 1960 by Mouton & Co., Publishers, The Hague, The Netherlands.

No part of this book may be reproduced in any form, by print, photoprint, microfilm, or any other means, without written permission from the publishers.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

Avertissement

Les pages qui suivent ont été rédigées au cours de l'année 1956. Elles tentent de donner une description aussi exacte que possible de la situation de la jeunesse égyptienne dans les années qui ont suivi la seconde guerre mondiale, description qui reste valable jusqu'à la chute de la monarchie en 1952. Depuis l'instauration du nouveau régime de profondes transformations ont eu lieu, de nouvelles conditions sont apparues, les données ne sont plus les mêmes.

L'événement capital de la période qui s'est ouverte avec l'établissement de la république a été — on n'a que trop tendance à l'oublier — la réalisation complète de l'indépendance nationale, la liquidation de l'inféodation semi-coloniale, l'émergence de l'état pleinement souverain. L'achèvement de l'indépendance a du jour au lendemain dissipé le malaise qui avait pendant soixante-dix ans pesé sur les consciences égyptiennes. Ce malaise provenait du conflit entre la nécessité de s'accommoder de la présence de l'occupant que l'on se sentait impuissant à chasser, et l'action menée pour s'en libérer et détruire toutes les possibilités d'accommodement. Tant que la domination étrangère durait, la conquête de l'indépendance était au centre des préoccupations des intellectuels d'Egypte. Blessés dans leur dignité nationale, conscients de leur impuissance devant la corruption de leurs dirigeants, et en même temps subissant l'influence culturelle étrangère, ils ont eu leur vie intellectuelle et morale empoisonnée par ce sentiment d'infériorité que des observateurs incompréhensifs ou malveillants ont pris parfois pour une tare, alors qu'il était l'expression déguisée d'un déchirement intérieur et d'un refus de soumission.

Aujourd'hui l'indépendance est acquise, la tâche de libération est terminée, la contrainte de l'étranger est levée. De nouveaux problèmes ont surgi, mais ce sont les problèmes propres à un état souverain, ceux qu'ont à résoudre les peuples qui font leur histoire. Les causes du complexe ont disparu, l'atmosphère est tout autre.

Il va donc de soi que même si le passé, répondant à l'évocation, s'est exprimé en termes du présent, l'image de la jeunesse que nous présentons dans cette petite étude ne correspond plus à la réalité d'aujourd'hui. Dans la mesure où elle s'en éloigne, elle permettra de juger, par contraste, de l'immense préjudice intellectuel et moral que porte à un peuple sa sujétion à la domination coloniale. Ne serait-ce que pour cette raison, ce travail aura, nous l'espérons, sa modeste utilité. *R. M.*

Avant-propos

Pour étrange que cela puisse paraître, les Occidentaux qui comprennent le moins l'Egypte d'aujourd'hui sont ceux précisément qui y ont passé de nombreuses années de leur existence. L'évolution qui s'accomplit dans ce pays a découvert des aspects psychologiques correspondant fort peu à l'image superficielle que ses résidents étrangers s'en sont faite et qu'ils présentent trop souvent à l'Occident comme véridique. Une telle méconnaissance ne peut qu'aggraver les désaccords qui surgissent des difficultés dans lesquelles se débat le monde contemporain, alors qu'une compréhension agissante serait à même d'ouvrir d'innombrables voies de conciliation quand se présentent les malentendus.

Les relations entre la France et l'Egypte ont, dans leur ensemble, toujours été bonnes. Sans doute, il y a eu Suez, mais la querelle n'avait rien de comparable au conflit qui a opposé l'Egypte à la Grande-Bretagne pendant plus de soixante-dix ans; quant aux questions sujettes à controverses, elles ne relèvent pas des rapports directs entre les deux pays. Ces rapports sont donc susceptibles de se développer considérablement, surtout dans le domaine culturel, en partant sur de nouvelles bases. Il existe en Egypte une opinion intellectuelle en mesure d'apprécier la contribution de la culture française à l'humanisme universel, mais la culture française est trop souvent arrivée au public égyptien sous des expressions étriquées, boulevardières et mondaines, fallacieuses en regard des valeurs humaines qui forment le plus grand crédit de la France à l'étranger. Plus de sérieux, nous semble-t-il, s'est manifesté dans l'effort des Orientalistes et des Arabisants pour rejoindre une connaissance valable de l'Egypte, et, en général, du Moyen-Orient — sérieux exigé par la difficulté même de la tâche qui est de celles qui ne finissent pas, l'objet dont on s'efforce de saisir les moments subissant de continuels changements.

L'après-guerre, qui a marqué un bond décisif dans l'évolution des peuples sous-développés, a altéré profondément la physionomie de l'Egypte, de sorte que l'image tracée par les enquêteurs les plus consciencieux, tout en gardant son fond de vérité, coïncide de moins en moins avec la réalité dans son ensemble. Un nouvel effort de ré-interprétation s'impose, qui s'aidera cette fois des ouvrages écrits par des Orientaux, sur les Orientaux, à l'intention des lecteurs d'Occident. Citons, à titre d'exemple, en ce qui touche à l'Egypte, *Egypt in Mid-Century* de Ch. Issawi, *Growing up in an Egyptian Village* de Hamed Ammar, *Egypt: A Cultural Survey*

de M. M. Mosharrafa, ouvrages écrits dans la langue de la puissance qui a dominé le pays depuis la fin du siècle dernier.

En France, en dehors des articles parus dans la presse, citons l'étude-reportage des Lacouture, une des rares œuvres consacrées à l'Egypte dans sa changeante réalité contemporaine. Sur le plan scientifique et de l'enseignement, le programme d'études dirigé par M. le professeur J. Berque au Collège de France et à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, se distingue par la recherche d'un équilibre constant entre l'analyse et la synthèse, par l'attention portée sur les aspects les plus dynamiques de la vie égyptienne, en même temps que par le souci de départager dans l'actuel entre le transitoire et le permanent, tout en donnant à chaque manifestation sociale la juste mesure de sa valeur.

Dans le cadre d'un tel travail d'élucidation, ne pouvant qu'aider à des rapprochements souhaitables, il nous a été possible de présenter ce témoignage sur la jeunesse égyptienne. Les années 1945-46, les premières de la paix, ont marqué un nouveau départ dans l'évolution des peuples. C'est donc à cette période qu'il faut remonter pour percevoir les attaches des phénomènes sociaux nouveaux avec la situation d'avant-guerre. Ceux qui furent jeunes dans ces années ont vécu avec plénitude un moment décisif dans la croissance de leur pays: les intellectuels ardents et totalement engagés que nous nous efforçons de faire vivre dans les pages qui suivent, sont les héros harassés d'une histoire qui est celle de l'Egypte contemporaine. Parce qu'ils ne se reconnurent pas dans la génération qui les a précédés, et qu'ils furent leurs propres guides, en eux peuvent se reconnaître ceux qui sont jeunes aujourd'hui.

Pour nous être appliqués à cerner une période aussi restreinte, la présentation de notre sujet ne pouvait éviter une certaine schématisation et devait introduire des démarcations là où la réalité, fluide et mouvante, offre des aspects qui passent insensiblement l'un dans l'autre. Moins excusables sont les lacunes qui s'y font sentir, surtout au dernier chapitre qui n'offre de la nouvelle littérature égyptienne qu'un aperçu partiel et bousculé: mais là les ouvrages nécessaires à une analyse plus approfondie ont fait défaut. Si, toutefois, nous nous hasardons à présenter cette étude au public français, c'est dans l'espoir que, malgré ses insuffisances, elle contribuera à une meilleure compréhension de l'Egypte d'aujourd'hui, et fera, dans les limites qu'elle s'est assignées, œuvre de rapprochement et d'amitié entre deux peuples.

Paris, 1957 R. M.

Introduction.
Importance particulière du rôle de la jeunesse intellectuelle

Il peut paraître paradoxal d'affirmer que la jeunesse d'Egypte (et il n'est question ici que de la jeunesse au lendemain de la deuxième guerre mondiale) joue un rôle particulièrement important dans la vie sociale du pays et dans son évolution, et de dire, en même temps, que les manifestations actives de sa présence, en tant que catégorie sociale bien déterminée, sont presque inexistantes; car dans le sens que l'on prête ordinairement au mot «jeunesse» en Occident, il n'y a pas de jeunesse en Egypte. C'est pourquoi — et c'est justement où l'on touche du doigt le paradoxe — la jeunesse d'Egypte (car elle existe, bien sûr!) joue un rôle si important. Si les organisations culturelles et récréatives, si les groupements juvéniles organisant des voyages et des séjours de vacances, n'existent même pas, dans les années 40, à l'état d'ébauche, si les clubs, les lieux de rencontre qui permettent aux jeunes gens des deux sexes d'assister à des conférences, de participer à des débats, de s'intéresser à la musique et au cinéma, de danser et, surtout, de se rencontrer et de se connaître, manquent totalement, c'est que les conditions morales et matérielles de la jeunesse d'Egypte, pour ne pas parler de tout un développement historique, ont strictement limité au domaine turbulent de la vie politique l'intérêt qu'elle peut distraire de ses préoccupations immédiates.

Les responsables officiels de l'enseignement se sont toujours insurgés contre ce qu'ils appellent l'immixtion des étudiants dans les affaires politiques,[1] et l'observateur occidental peut se demander, en effet, si, en s'efforçant de jouer un rôle déterminant sur la scène nationale, la jeunesse d'Egypte ne s'est pas attribuée une tâche du ressort d'une autre génération. Mais on pourrait tout aussi bien se demander si la jeunesse des

[1] «Un professeur occidental en Egypte, citant un collègue, indique comme suit les raisons des manifestations et des troubles si fréquents: Ils se mettent en grève... pour toutes sortes de raison: pour un changement de Ministère; contre une déclaration faite par le Ministre des Affaires Etrangères égyptien; contre le pourcentage élevé des échecs aux examens; contre les salaires bas, payés par l'Etat aux diplômés d'une institution quelconque; pour exprimer leur joie ou leur déception à n'importe quelle occasion — en fait, pour n'importe quelle raison possible. Le corps estudiantin se transforme en dictature prolétarienne, et l'année scolaire ou académique se réduit à une affaire de cinq mois de travail et même parfois à moins» *(Communism and Nationalism in the Middle East,* par W. Z. Laqueur, New York, 1956, p. 15). Ces remarques hâtives et superficielles représentent bien pourtant l'effet que produit, à première vue, l'agitation politique des étudiants.

pays occidentaux, en se cantonnant dans des activités apolitiques, et en se mettant provisoirement à l'écart de la vie publique, ne se dérobe pas à des responsabilités qu'elle devrait normalement assumer (puisque, en définitive, c'est de son avenir qu'il s'agit), et si ce n'est pas la jeunesse des pays sous-développés, tel l'Egypte, qui, pleinement consciente de l'évolution extrêmement rapide déjà entamée, ne fait qu'user de ses prérogatives en s'y intéressant activement.[2]

Même si elle pêche par excès de zèle dans sa participation à la vie politique, il est certain qu'en dehors de cette participation, la jeunesse d'Egypte se manifeste fort peu. Dans le schéma de la vie occidentale, la jeunesse n'est pas uniquement une phase du développement physique, mais aussi une étape bien définie dans l'existence sociale. En Egypte, comme dans d'autres pays sous-développés, cette étape est «brûlée». A la puberté, l'adolescent d'enfant devient brusquement homme, sans connaître cette «joyeuse jeunesse» dont l'image, si surfaite en Occident, répond quand-même à une réalité vivante. Par contre, pour brusque que puisse être ce passage d'une «classe d'âge» à une autre, il n'apporte aucun choc à l'enfant devenu adulte. Dès sa plus tendre enfance il a participé en auditeur incompréhensif, mais attentif, aux conciliabules de ses aînés. Tous les faits de la vie quotidienne ont été débattus en sa présence. A mesure qu'il grandit, il se familiarise non seulement avec les problèmes qui intéressent directement ses aînés, mais il se prépare à affronter ceux qui le concernent personnellement. Il observe dans son entourage l'impatience, voire l'anxiété, avec laquelle on attend sa maturité, afin qu'il contribue à porter le fardeau de l'existence commune, cessant d'en augmenter le poids par sa dépendance. Sans nécessairement le brutaliser, on le rudoie, on l'invite à prendre part, en auditeur respectueux, à la vie des «grands». On lui inspire la vénération de l'âge, le mépris des femmes, des caprices enfantins, de l'incompréhensible frivolité occidentale. Et déjà, bien avant l'âge, il s'évertue à se classer parmi les «grands», mimant leurs gestes, leurs habitudes, leurs goûts, leurs vices, et à s'insinuer dans leurs rangs en affichant leur mépris pour tout ce qui ne porte pas l'empreinte d'une rude masculinité. Ainsi, à l'adolescence, il entre dans la société des hommes qui lui est déjà familière. S'il appartient à une famille pauvre de la ville, il aura déjà commencé à gagner sa vie bien avant d'avoir atteint la puberté. Dans ce cas, il n'aura pas connu de transition brusque entre l'enfance et la maturité, mais sera passé insensiblement de

[2] «L'intérêt politique des étudiants est maintenu constamment au plus haut point, et contraste d'une manière frappante avec le manque d'intérêt pour ces questions qu'on observe dans les universités du monde occidental» (W. Z. Laqueur, *op. cit.*, p. 15).